

UN TROU DANS LE CŒUR

Le mot "alcoolique" non seulement décrivait ma façon de boire, mais c'était comme la pointe, petite mais apparente, d'un iceberg, indiquant que, juste sous la surface, se trouvaient de vastes quantités de désordres mentaux, émotifs et spirituels. Les Douze Étapes m'avaient fidèlement tracé la voie pour explorer sans danger ces particularités, et il m'avait suffi d'être prêt à la suivre pour découvrir déjà beaucoup de choses à mon propre sujet.

Plusieurs des écarts que j'ai découverts, au cours des dix dernières années, étaient soit une émotion exagérée, soit une diminution d'intérêt ou un désir inopportun. Et même s'ils étaient souvent déplaisants, je les partageais facilement avec mes confrères et consoeurs, et les maîtrisais habilement grâce au mode de vie. Un de mes défauts, toutefois, m'avait particulièrement donné du trouble. Avec tout le pouvoir de guérison et de rétablissement que le mouvement avait répandu sur moi, j'étais devenu fondamentalement un alcoolique sobre, honnête, responsable et aimé – mais vide de tout amour, tel que je le concevais. Cette absence, ce vide absolu, au milieu de notre fraternité d'amour, semblait étrange, déplacé. Ce défaut-là, je ne pouvais pas en parler.

Je faisais partie de ces chanceux qui sont arrivés en trébuchant au mouvement sans avoir perdu leur emploi, leur femme, leurs enfants ou leur maison. Plus exactement, nous avons cinq enfants une fille de quatorze ans, trois garçons pas encore adolescents, et la plus jeune des filles qui est née le jour de mon dernier verre. Grâce à Dieu et au mouvement AA elle n'a pas encore vu son papa boire. S'il y avait en moi quelque émotion ressemblant à l'amour, cette petite pouvait la faire sortir.

Dans le monde matériel, j'avais reçu ma part d'humilité, admettant et acceptant le fait que je pouvais avoir tort et que ça m'arrivait parfois. Mais dans le royaume du spirituel, j'avais conservé une attitude pharisaïque inflexible: toute manifestation de malhonnêteté, d'orgueil ou d'égoïsme de la part des autres était suffisante pour que je les condamne.

Mes enfants étaient particulièrement sensibles à ces attaques. Comme ils n'arrivaient pas à satisfaire mes critères irréalistes, je leur sautais dessus en les

condamnant et en les sermonnant. Après quatre ans de sobriété, j'en avais vu assez pour me convaincre que mes quatre plus vieux étaient fondamentalement amoraux. Deux d'entre eux, à mon avis, se préparaient de sérieux problèmes. J'étais un juge dépourvu de compassion. Je voyais si rapidement leurs défauts et j'écartais si facilement leurs réussites. Ma femme, comme elle l'avait fait tout au long de notre mariage, continuait de les défendre. Elle me cachait leurs erreurs, leurs échecs, argumentait qu'ils n'étaient que des enfants et criait que j'étais trop dur avec eux.

Ce jugement froid et cruel, face à des attentes impossibles, ce n'était pas nouveau. Je traitais mes enfants comme je me traitais moi-même. Ricochant de l'engagement total et au complet abandon, je me considérais soit comme un saint ou comme un vil pécheur. Il n'y avait donc rien de surprenant à ce que les enfants, arrivés à majorité, fassent leurs maigres bagages et déménagent. À chaque fois que l'un d'eux se préparait à partir, je voyais les yeux de ma femme se remplir de larmes et je sentais honteusement le soulagement m'envahir.

J'avais appris que Dieu parfois, dans le but d'agir dans nos vies, doit d'abord nous rendre encore plus impuissants; et c'est ce qui m'est arrivé. J'avais vécu sur un "nuage rose" pendant mes deux premières années de mouvement. J'avais eu la grâce de ressentir la présence constante de mon Dieu. Avec ce puissant contact conscient, je n'avais pas eu de mal à faire les choses difficiles. Bien sûr, ce n'était pas moi - Dieu m'avait donné ce dont j'avais besoin. Puis arriva la descente inévitable de mes vertigineux sommets spirituels et je me suis retrouvé dans une position particulièrement intenable. Chaque désir charnel dont j'avais été merveilleusement délivré revint soudain et s'enracina profondément en moi. Mes jugements arbitraires maintenant me condamnaient.

Grâce au mode de vie, j'ai pu trouver assez de force pour résister à chaque tentation et, Dieu merci, je ne suis jamais vraiment passé à l'action. Mais pendant ces quelque cinq années, j'ai perdu suffisamment de terrain, sur le plan moral, pour en être complètement ébranlé. Peu importe tout ce que j'avais appris à connaître d'un Dieu d'amour et de pardon, mes manquements à ma propre moralité

m'amènèrent à craindre de plus en plus qu'il ne m'abandonne.

Je tentai d'éviter de raconter mon histoire dans les réunions, craignant que Dieu me juge inapte à transmettre son message. Mes commentaires, dans les réunions forums, contenaient moins de "réponses". Je commençais plutôt à parler de mes défauts, de mes doutes et de mes peurs. Je commençais à ressentir de la compassion pour mes compagnons de souffrance – alors qu'auparavant j'avais dû lutter pour pouvoir tolérer certains d'entre eux. J'avais trébuché et j'étais retombé par terre, avec le reste de l'humanité, et c'était un lieu où j'avais grandement besoin de me retrouver.

Quand l'étudiant est prêt, Dieu fournit le professeur. À une réunion, le conférencier dit: "Je n'ai pas pu aimer les autres, tant que je n'ai pas eu appris à m'aimer moi-même." Je me suis rappelé les nombreuses occasions où j'avais vu les enfants imiter mon comportement, et le dégoût que je ressentais en voyant ce vivant reflet de moi-même. Ce n'était pas l'enfant lui-même que je ne pouvais pas aimer; c'était le défaut, la souillure, ce reflet de moi chez l'enfant, qui soulevait ma colère et mon dégoût. L'enfant avec qui je me sentais le plus à l'aise, c'était celui qui me ressemblait le moins. Maintenant, après neuf ans de mouvement, ma vision s'est suffisamment éclaircie pour que je puisse voir une partie cruciale de mon problème.

Mon mariage, qui durait depuis plus de vingt-quatre ans, semblait suffisamment en danger pour que nous ayons besoin de consulter quelqu'un. Ma femme avait elle-même rendu plusieurs fois visite à une conseillère et mon tour était finalement venu d'y aller avec elle. La conseillère passa en revue les complications qu'il y avait à essayer de sauver un mariage marqué par la maladie de l'alcoolisme. Puis elle commença à parler des liens affectifs familiaux.

Je regardai le dessin qu'elle avait fait sur une grande feuille de papier blanc. On y voyait des cercles qui représentaient ma femme, mes enfants et moi. Les cercles étaient reliés par des lignes; une seule ligne entre ma femme et moi, et différentes lignes entre ma femme et les enfants. La conseillère était en train d'expliquer comment ma femme et mes enfants avaient développé des liens étroits et solides - comment, à cause de mon alcoolisme, ils s'étaient unis. L'absence de lignes entre moi et les enfants était censée signifier que mon sentiment d'isolement n'était qu'une conséquence de plus de ma maladie.

En pensée, je remontai le cours des ans, songeant à cette époque où ma femme et mes enfants se serraient les uns contre les autres, pendant que je tempêtais à propos de tout et de rien. Alors là, dans

le bureau de la conseillère, contemplant la feuille blanche, j'ai commencé à ressentir une intense tristesse, un serrement dans la gorge. Automatiquement, j'ai prié en silence: "Mon Dieu, donnez-moi la sérénité ... "

Les trois plus vieux étaient tous partis s'installer dans la région de Los Angeles. Ma fille, qui avait maintenant vingt-quatre ans, était mariée et sur le point de donner naissance à mon premier petit-enfant. Les deux garçons avaient chacun leur appartement et travaillaient dans la construction. L'un s'était marié, l'autre sortait encore. Je vis venir passivement les circonstances qui nous amenèrent à planifier un voyage en avion à Los Angeles, pour y passer deux semaines de vacances après la naissance du petit bébé. Deux semaines, j'en étais sûr, qui allaient être remplies de "moi et d'eux".

On m'avait appris, dans ma sobriété, à faire les choses difficiles, à faire face aux problèmes, à traverser la douleur, à tolérer les malaises. Je ressentais l'anxiété et repoussais la crainte, alors que passaient les jours l'un après l'autre, jusqu'à ce que vienne l'heure de nous rendre à l'aéroport. J'étais sûr de si peu de choses, à ce moment-là, mais je croyais toujours que passer à l'action, c'était faire un pas dans la foi. Je n'avais même pas songé à prendre un verre, donc Dieu ne m'avait pas encore abandonné.

Au moment de l'atterrissage en Californie, je me préparai mentalement à accepter les conséquences de ces années où j'avais élevé les enfants de façon abusive, mais en quittant l'avion je suis tombé tout de suite dans la chaleur de l'amour de mes enfants. Avec leurs conjoints et amis, et le bébé, c'était en fait une foule qui était venue nous accueillir. J'observai attentivement le visage de chacun de mes enfants, cherchant des signes cachés de colère, de froideur ou de dédain. À la place, j'ai trouvé les visages de petit garçon et de petite fille que j'avais connus avant leur adolescence, comme si nous étions tous, d'une manière ou d'une autre, retournés dans le temps. J'étais entouré par l'innocence de la jeunesse, leurs doux yeux bleus tournés avec espoir vers moi, leur père, Je ne suis pas surpris de la difficulté que j'ai à comprendre Dieu; il est merveilleusement illogique.

Les jours passés en Californie furent de précieux cadeaux, l'un après l'autre, à savourer et à apprécier. À leurs amis, amoureux, propriétaires, voisins et parents ils disaient tous fièrement: "C'est mon papa." Si j'avais choisi de ne pas m'aimer, ça me regardait. Eux, ils allaient m'aimer quand même. "Tu n'étais pas si mauvais, me disaient-ils. Je ne me souviens plus tellement d'avant." Ma plus vieille, celle que je croyais avoir fait souffrir le plus avec ma maladie, avait, juste trois mois auparavant, donné

naissance à une belle petite fille. Elle a dû se demander pourquoi j'avais les yeux humides, quand elle m'a tendu le bébé en disant: "Tiens, papa, prends ta petite-fille."

Pendant près de deux semaines, la vie prit la couleur et la saveur d'une de mes fantaisies. Nous semblions participer à une pièce de théâtre divine, écrite et mise en scène par une puissance supérieure. L'un après l'autre, mes enfants et moi avons connu des moments d'une telle intensité qu'ils compensaient pour des années. Agenouillé près du lit, dans la noirceur tranquille du soir, je ressentais ma prière d'action de grâces plus que je ne la disais.

Mes enfants avaient outrepassé mes sombres attentes et déçu mes espoirs les plus chers, Mais, comme moi, ils essayaient de vivre une vie utile dans un monde difficile, Prenant les meilleures décisions que nous pouvions - endurant les défaites, célébrant les victoires, battus par des émotions et des faiblesses, soutenus par des valeurs et des forces -, nous traversions tous péniblement chaque jour ensemble.

Chacun de nous aspire certainement à de plus grandes choses, Mais tels que nous sommes, eux et moi, nous essayons seulement d'être nous-mêmes le mieux possible, Alors, qui suis-je pour critiquer ces enfants qui sont les miens?

Pendant que le temps me poussait petit à petit, impitoyablement, vers la fin de mes vacances, la réalité, comme les murs d'une pièce qui rétrécirait, se resserrait de plus en plus autour de mon esprit, Réunis ensemble, le dernier jour de notre visite, tous autant que nous étions, presque en même temps, nous sommes tombés dans le silence trouble des condamnés attendant l'inévitable. Les tentatives de farces, bien intentionnées mais non sincères, étaient maladroites et sonnaient faux, Aucun de nous n'osait regarder l'autre longtemps dans les yeux, comme si ce contact avait pu combiner la force de la tristesse individuelle de chacun et les amener à pleurer ensemble, Il ne fallait surtout pas qu'à un aussi beau moment quelqu'un pleure!

Comme nous le savions tous, il devait arriver, ce moment terrible, ce moment où nous devons regarder l'autre bien en face, et, en y voyant l'angoisse, accepter et exprimer la nôtre, Alors, au moment de nous séparer, je me soumis et pris chacun dans mes bras, acceptant ma douleur intérieure comme la preuve d'un autre don de Dieu: l'amour.

J.H., Delaware (Ohio)

© AA Grapevine

Traduit et reproduit avec permission